

# NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINGFORS

REDAKTION

A. LÅNGFORS

Professor der romanischen Philologie

H. SUOLAHTI

Professor der germanischen Philologie

---

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 35, bei der Redaktion Fmk. 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. LÅNGFORS (Myntgatan 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, mag. phil. ÅKE FURUHJELM (Bergmangatan 23 b A) einzusenden.

---

XXXVIII. JAHRGANG

1937



## Remarques sur le mot »passion»

Le mot *passio*, qui correspond au grec πάθος (πάθη, πάθημα), est du bas latin; on s'en doute bien, et l'on en trouve la confirmation dans l'Antibarbarus de Krebs ou dans la stylistique latine de Naegelsbach, qui veut qu'on traduise correctement la passion du Christ: *perpassiones Christi*. Mais ce n'est pas *perpassio* dont se servent les philosophes latins qui continuent la tradition aristotélicienne et stoïcienne; ils transcrivent le mot πάθος de l'Éthique à Nicomaque soit par *perturbatio*, soit par *affectus animi*. Cicéron préfère en général *perturbatio*, et son exemple est suivi par les traducteurs d'Aristote au XVI<sup>e</sup> siècle; ce qui implique un certain obscurcissement de l'antithèse entre »faire» et »souffrir» (πράξεις καὶ πάθη), et surtout un développement inconscient de la notion de passion dans le sens des stoïciens; *perturbatio* ne peut guère être employé qu'au sens péjoratif, conformément aux idées stoïciennes, tandis que pour

Aristote la passion est moralement neutre; chez lui, il s'agit d'en bien user et de trouver le juste milieu entre les passions opposées. Quand il dit: *κατὰ μὲν τὰ πάθη οὔτε ἐπαινούμεθα οὔτε φερόμεθα* (*Eth. ad Nic.* 1105 b), cela est bien clair, mais on est un peu surpris en lisant son traducteur Denys Lambin (1516—1572, texte dans le troisième Volume de l'édition de l'Académie de Prusse): *ex perturbationibus nec boni nec mali dicimur*, ou *perturbationes nobis nec laudi dantur nec vitio*. Bien entendu, il ne s'agit pas d'un changement conscient; c'est le pur souci de la bonne latinité qui pousse les humanistes à rendre *πάθος* par *perturbatio*; il n'en est pas moins vrai que s'y exprime la prépondérance que le stoïcisme avait acquis au XVI<sup>e</sup> siècle sur la doctrine d'Aristote, développement assez semblable à celui qui se manifestait à l'époque de l'apogée romaine, qui est celle de Cicéron et de ses successeurs.

Il en est tout autrement des philosophes de la renaissance aristotélicienne au XIII<sup>e</sup> siècle; ils écrivent le latin de l'église du moyen âge. Dans sa grande somme, en paraphrasant le passage célèbre de l'Éthique à Nicomaque, saint Thomas rend *πάθος* par *passio*, et l'expression entre tout de suite dans les œuvres doctrinales en langue vulgaire; Brunetto Latini s'en sert dans son *Trésor*<sup>1</sup>, un peu gauchement il est vrai: «Passions est ausi comme amor, leesce, misericorde, et toutes choses de quoi ensieut volenté et moleste»; c'est exactement, comme tout le reste du livre, une vulgarisation de la psychologie d'Aristote. Dante, disciple de Brunetto, a déjà saisi la valeur entière de l'expression, et s'en sert librement: quand il sourit malgré lui, en écoutant Stace qui glorifie Virgile sans savoir que c'est Virgile lui-même auquel il parle, il dit pour excuser son sourire: *che riso e pianto son tanto seguaci, alla passion di cui ciascun s'impicca . . .*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Ed. Chabaille, Paris 1863 (Documents inédits sur l'histoire de France), livre II, part. I, Chap. XIV.

<sup>2</sup> *Purg.* 21, 106. Cf. *Par.* 33, 58 ss.:

Quale è colui che somniando vede,  
Che dopo il sogno la passione impressa  
Rimane, e l'altro alla mente non riede . . .

Voir aussi l'exemple d'Oresme cité par Godefroy.

Bien entendu, le mot *passio* existait en bas latin, et surtout dans le latin vulgaire, longtemps avant saint Thomas; ce n'est que le sens d'Aristote que la philosophie médiévale y a réintroduit, et encore faut-il y faire des réserves.

Le bas latin employait *passio* communément dans deux acceptions. C'est d'abord (à côté de *vitium*, *infirmitas*, *malum*, *languor* et autres) une des expressions qui remplacent le classique *morbus*.<sup>1</sup> Cet emploi est, lui aussi, d'origine grecque, et il ne manque même pas d'une certaine allure aristotélicienne; nuance qu'on saisit facilement en lisant, par exemple, dans Boèce (*In Isag. Porph.* I, 3): «*physiologia quae naturas corporum passionisque declarat*». Dans l'acception «maladie», voire même «colique», le mot *passio* est fréquent en ancien français (voir les exemples dans Godefroy); dans le *Roman du Renart*, v. 139, *la male pasion* veut dire, selon Tobler<sup>2</sup>, «l'épilepsie». Dans ce sens physiologique, le mot français est tombé en désuétude vers 1600<sup>3</sup>, du moins dans le langage des honnêtes gens. Amyot, Ambroise Paré et Desportes s'en servent encore, mais au XVII<sup>e</sup> siècle on ne le trouve que dans la locution «souffrir mort et passion», où il a une nuance d'ironie (par exemple dans les lettres de Mme de Sévigné). Furetière, dans son grand Dictionnaire, écrit vers 1700: «Depuis que ce mot a été consacré à ce mystère (la souffrance de Jésus-Christ), il n'a plus été en usage pour les autres souffrances corporelles si ce n'est à l'égard de quelques martyrs, et en cette phrase proverbiale: souffrir mort et passion.» Quant à la raison que donne ici Furetière, c'en est plutôt le contraire qui est attesté par les documents. Les deux significations «souffrance de Jésus-Christ» et «maladie du corps» ont paisiblement vécu l'une à côté de l'autre pendant

<sup>1</sup> Voir Ed. Wölfflin, *Über die Latinität des Afrikaners Cassius Felix*, *Sitzungsber. München, phil.-hist.* Kl. 1880.

<sup>2</sup> Voir Bartsch, *Chrestomathie de l'ancien français*, 12<sup>e</sup> éd., p. L. Wiese, Glossaire, s. v. *passio*.

<sup>3</sup> Comme, du reste, dans le sens de «phénomène extraordinaire du ciel» (les passions de la lune, Christine de Pisan), que Forcellini a trouvé dans Apulée.

tout le moyen âge; le sens physiologique de passion n'a dû céder le pas qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, quand l'acception »mouvement de l'âme humaine« et surtout »amour« se répandait dans la société des honnêtes gens; c'est alors seulement qu'on a été choqué par l'emploi »bas« d'un mot du langage poétique, philosophique et mondain.

Quant à cette seconde signification du mot *passio* en bas latin et dans les langues vulgaires, passion du Christ ou des martyrs, on la trouve déjà chez les Pères de l'Église et dans la Vulgate<sup>1</sup>; elle entre dans la liturgie, et c'est grâce à l'influence permanente de l'Église que *passio* est répandu comme »mot savant« dans toutes les langues romanes; on l'y rencontre dans les plus anciens monuments. Les lecteurs romanisants se rappelleront ici les premiers vers de la Passion du manuscrit de Clermont-Ferrand, écrit au X<sup>e</sup> siècle: »Hora vos dic vera rai-zun, de iesu christi passiu . . .« Il s'en est développé un grand nombre d'acceptions secondaires: semaine de la Passion, sermon de la Passion, partie de l'Évangile qui contient la Passion, agonie, sonnerie de l'église, terme de blason pour des emblèmes qui ont rapport à la Passion, sermon en général, surtout quand il est long, même, dans les *Cent Nouvelles Nouvelles*, sermon conjugal (voir Littré).

Mais il y a même, dans le latin littéraire des premiers siècles de notre ère, quelques exemples du mot *passio* au sens moral et aristotélicien. Forcellini cite un passage pris dans Servius, où le commentateur de Virgile parle à propos des vers célèbres de la fin du second livre des Géorgiques (490 ss.) et notamment du vers 499 (tout en se référant à un chapitre des Tusculanes où Cicéron dit *mentis perturbatio*) de »ceterae animi passiones quas novimus et a bonis et a malis rebus venire«. Même saint Augustin se sert de la locution *animi passiones* (*De Civ. Dei* VIII, 17), mais elle lui semble avoir besoin d'une explication philologique et, en même temps, d'une interprétation péjora-

<sup>1</sup> Par exemple *Ad Cor.* 2, 1, 5: *passiones Christi*; au singulier, *post passionem suam*, *Act. Apost.* 1, 3.

222

Erich Auerbach

tive: »Quaero cur animi daemonum passionum turbelis et tempestatibus agitentur? Perturbatio est enim, quae graece πάθος dicitur . . ., verbum de verbo πάθος diceretur motus animi contra rationem.»<sup>1</sup> Boèce (*De Consol. Phil.*) emploie souvent perturbatio, mais dans un passage en vers il parle de la «excitans ac vires animi movens vivo in corpore passio» (livre 5, chap. IV; voir aussi chap. V et VI).

Toutefois, ces exemples ne sont pas fréquents, et surtout il ne s'en trouve plus depuis le VI<sup>e</sup> siècle. L'acception philosophique et psychologique de *passio*, celle de la locution *animi passiones*, semble avoir disparu, et Du Cange ne la mentionne même plus. Cela change, nous l'avons vu, depuis l'aristotélisme du XIII<sup>e</sup> siècle; dès lors, cet emploi de *passio* devient courant dans la littérature philosophique et didactique soit latine soit vulgaire; il se maintient même dans cette dernière pendant la Renaissance, quand les humanistes se remettent à écrire en latin *perturbatio*. Commines parle de la patience que Louis XI «a portée en ses passions» (VI, XI). Amyot dit de Coriolan que, dans un grand malheur, «il ne monstroit au dehors n'en porter passion aucune», et Montaigne s'en sert souvent. Le changement complet de la société française dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle en a fait un mot du langage des honnêtes gens, très usité, qui, tout en gardant les éléments multiples de son passé philosophique et clérical, se gonflait d'admiration pour la force invincible des grands mouvements de l'âme humaine.

\*   \*   \*

J'ajoute une observation concernant une lettre de Dante. On a vu que Dante se sert quelquefois, et d'une manière fort

---

<sup>1</sup> Mais dans le passage qu'Augustin veut réfuter ici, Apulée (*De Deo Socratio*, XII et XIII) avait écrit *passio animi et animi passivus* sans l'expliquer; il faut donc supposer que la locution était alors courante. Pour saint Augustin, voir aussi *De Nupt. et Concup* lib. II, XXXIII, 55: «quod enim Graecus habet: ἐνπάθει ἐπιθυμία, alii latine interpretati sunt: in morbo desiderii vel concupiscentiae, alii vero in passione concupiscentiae».

expressive, du mot *passio*, tant en italien qu'en latin. Il l'emploie toujours dans un sens assez général, jamais dans le sens plutôt restreint de »amour«, qui prédomine chez les poètes des siècles suivants. Même dans la Canzone *E'm'incresce di me si duramente*, le passage qu'on pourrait citer ici :

Lo giorno, che costei nel mondo venne,  
 Secondo che si trova  
 Nel libro della mente che vien meno,  
 La mia persona pargola sostiene  
 Una passion nuova,  
 Tal ch'io rimasi di paura pieno . . .

contient un sens de *passion* beaucoup trop large pour être simplement interprété par »amour«. Dans les œuvres latines — voir la concordance de MM. Rand, Wilkins et White, Oxford 1912 — *passio* a toujours le sens philosophique, opposé à *actio* ou *actus*. Il n'y a qu'une seule exception, à ce qu'il semble, dans la lettre écrite à un ami exilé de Pistoia (Cino), la troisième du *Testo Critico* de la Società Dantesca Italiana (1921); il s'agit là de la question, »*utrum de passione in passionem possit anima transformari*«, ce qui veut dire tout simplement si l'on peut changer l'objet de son amour. C'est donc le seul passage où Dante emploie *passio* dans cette acception; il est vrai qu'il veut traiter la question d'une façon philosophique et pour ainsi dire solennelle. On a longtemps douté de l'authenticité de cette lettre, on l'a même attribuée à Boccace, compilateur du manuscrit qui seul nous l'a conservée. Boccace se sert souvent, et lui le premier à ce que je sache, du mot *passione* pour exprimer l'amour sensuel. La Crusca cite un passage fort clair, »questa passione piacevolissima d'amore«, et un autre où l'on voit le chemin que *passione* a fait pour arriver à son nouveau sens spécial: ». . . ne poterti la mia passione (souffrance-amour) in parte alcuna movere . . .»; les deux passages sont tirés du Décaméron. On en trouverait beaucoup d'autres dans Boccace; j'en ai recueilli un assez grand nombre dans la Fiametta, où le terme *le passioni dell'animo* signifie pratiquement l'amour. Bien

224 D. Scheludko, *Die religiöse Lyrik der Troubadours*

entendu, ces observations ne constituent nullement un argument contre l'authenticité de la lettre *Exulanti Pistoriensi*. Au contraire, elle est bien dans le style et dans la méthode de Dante, et Zingarelli, dans son grand manuel<sup>1</sup>, nous rappelle très judicieusement quelques phrases du *Convivio* qui contiennent des déductions assez semblables à la théorie développée dans la lettre. Toutefois, je ne puis me résoudre à la prendre entièrement au sérieux. Pour le problème qu'elle traite (et qui est traité avec la même conclusion, mais avec une méthode beaucoup plus simple et naturelle dans le sonnet *Io sono stato con Amore insieme*) sa gravité me semble excessive, et j'y crois voir tout au moins une nuance de raillerie et d'exagération ironique; ce qui expliquerait assez bien l'emploi du mot trop solennel *passio*.

Istanbul.

ERICH AUERBACH

---

